

## COMMUNICATION

### Conclusion : Réapprendre à vivre ensemble

MOTS-CLÉS : ISOLEMENT SOCIAL. ANOMIE (COMPORTEMENT SOCIAL). SOLITUDE. CHALEUR EXTRÊME. SUJET ÂGÉ. HUMANISME

### *Conclusion: Learning to live together again*

KEY-WORDS (Index medicus): SOCIAL ISOLATION. ANOMIE. LONELINESS. EXTREME HEAT. AGED. HUMANISM

**L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêt en relation avec le contenu de cet article.**

Jean-François MATTEI \*

## RÉSUMÉ

*Malgré un réel intérêt pour la solidarité, notre société paraît surtout animée de préoccupations individualistes. Celles-ci affaiblissent le lien social et ne laissent pas d'inquiéter sur le processus de déshumanisation qui l'accompagne. Les champs de la médecine et de l'action médico-sociale sont particulièrement concernés, d'autant que les progrès techniques et les contraintes économiques comportent en eux-mêmes des risques de déshumanisation. Le rapprochement du sanitaire et du social doit contribuer à retisser le lien social nécessaire à toute vie humaine. Bien au-delà, c'est la société toute entière qui doit redécouvrir le visage de l'autre et les valeurs qui fondent sa dignité.*

## SUMMARY

*In the face of increasing individualism, the social links which hold our society together could eventually disintegrate. Specific case studies of the summer 2003 heat wave, as well as mental illnesses, addictions, Alzheimer's disease, prisoners and migrants can offer solutions to help tackle solitude. Voluntary associations can play a key role.*

---

\* Membre de l'Académie nationale de médecine, Président de la Croix-Rouge Française, ancien Ministre de la Santé, de la Famille et des Personnes handicapées.

*Tirés à part* : Professeur Jean-François MATTEI, Espace Éthique Méditerranéen (UMR 7268), Hôpital de La Timone — 13385 Marseille cedex 5.

*Article reçu le 6 mai 2013, accepté le 13 mai 2013*

## INTRODUCTION

### Une société paradoxale

L'homme moderne s'avère de plus en plus paradoxal. Son exigence de liberté et d'autonomie dessine une société individualiste alors qu'il éprouve, pourtant, le besoin de créer et maintenir des liens sociaux.

C'est ainsi que notre société nous offre des actes merveilleux de générosité pouvant aller jusqu'à l'oubli de soi, comme dans le cas des donneurs d'organes vivants, illustrant qu'il n'y a pas de plus belle preuve d'amour que de risquer sa vie pour ceux que l'on aime. Mais elle multiplie aussi les preuves d'un égoïsme marqué par la recherche de l'intérêt individuel, sans se soucier le moins du monde des conséquences de son choix sur les autres, comme dans le cas de questions de santé publique telles que certaines vaccinations ou même la consommation de tabac. L'époque est loin où le traitement de la syphilis s'imposait, au besoin par la force publique, le temps du blanchiment. Le temps n'est plus où la vaccination antivariolique était obligatoire malgré le risque neurologique réel. Aujourd'hui, c'est la Haute cour de justice de la République qui arbitre entre les associations de sclérotiques qui refusent le vaccin et celles des cirrhotiques qui l'exigent... Chacun fait valoir ses droits, récusant ses devoirs.

Il ne s'agit pas de dénigrer systématiquement la conscience de nos contemporains. Aussi bien, le Président de la Croix-Rouge française s'émerveille chaque jour de la solidarité qui se manifeste et ne se lasse pas de remercier bénévoles et donateurs qui participent de leur mieux à soulager la souffrance des plus démunis.

Pourtant, de nombreux signes, comportements, voire revendications doivent nous alerter car sans une attention particulière et des efforts renouvelés pour les autres, c'est le lien social indispensable à notre société qui pourrait finir de se déliter, portant atteinte à l'essence même de notre humanité. Aristote ne disait-il pas que « L'homme est un animal, mais un animal social » ? Sans lien social, l'homme se perd, tout simplement. [1].

Je suis toujours frappé par le fossé qui peut exister entre d'excellents ouvrages de sciences humaines et sociales et la réalité des situations de terrain. Aussi, plutôt que de développer des idées théoriques, je voudrais illustrer mon propos d'expériences vécues lors de mes différents engagements. Dans tous les cas, c'est bien le lien social qui se délite et fait relâche, laissant parfois à la dérive la notion même de dignité.

Si l'on en prend conscience, ce sont de telles situations qui permettent de connaître ses limites, d'appréhender les réalités, d'en faire une source de créativité et de dépassement.

### LA CANICULE DE 2003

Je voudrais d'abord évoquer le drame de *l'été caniculaire* de 2003, car pour des raisons très discutables, il a fait l'objet de bien peu d'analyses et de débats à distance. Peu désireux de soulever le voile pudiquement jeté, chacun se garde d'aborder un épisode douloureux qui suscite inévitablement un sentiment de malaise.

Au-delà des polémiques médiatico-politiques et loin du scandale sanitaire dénoncé, chacun a compris au fil du temps, des rapports, des enquêtes et des publications, pas seulement en France mais dans toute l'Europe, que la réalité relevait d'abord de l'extrême solitude de nombreuses personnes âgées, surtout en période de vacances estivales. Chacun ayant été interrogé, familles, professionnels de santé libéraux, travailleurs sociaux, collectivités départementales et municipales, gestionnaires de maisons de retraite et tous les autres, aucun n'a clairement reconnu sa part de responsabilité, parfois même indigné qu'on puisse penser différemment. Mon but n'est évidemment pas de ré-ouvrir une discussion polémique inutile. Mais, de souligner que, de manière indirecte, sans même une allusion à la réalité des faits et de leurs causes, ce sont les plans anti-canicules établis depuis, un peu partout, qui, par leur nature-même, ont apporté les réponses.

Sans beaucoup de bruits, ils ont, en effet, été élaborés dans tous les services sociaux des municipalités et centres communaux d'action sociale en établissant et en tenant à jour la liste des personnes âgées vivant seules afin d'organiser un tour de visite régulier en cas de grandes chaleurs. Tous les services départementaux ont également élaboré des protocoles d'alerte et de suivi pour la prise en charge des personnes âgées dans les établissements dont ils ont la charge. Chaque verre d'eau absorbé est désormais comptabilisé, ou presque.

En somme, il a fallu, à l'instar d'autres pays comme les États-Unis, le Canada ou la Grèce, que des épisodes de canicule conduisent à prendre conscience de la grande solitude de nombre de personnes âgées et de leur vulnérabilité aussi.

Solitude subie, assurément. Solitude ordinaire surtout, sans aucune plainte d'autant que cette solitude finit par s'installer comme une habitude. On se plaint rarement d'une habitude, surtout quand elle n'investit plus la mémoire. On est seul trop longtemps mais on ne s'en souvient plus. On ne réalise pas que la solitude, davantage encore lorsqu'elle est doublée d'isolement et parfois même d'abandon, peut tuer. Mourir de solitude n'est pas seulement une expression imagée.

Au-delà des acteurs déjà évoqués, il faudrait aussi s'interroger sur cette société où personne ne s'étonne de voir des volets qui restent fermés tout le jour, de ne plus croiser voisin ou voisine, société où l'on n'a pas l'envie d'aller sonner ou toquer à la porte d'à côté pour prendre quelques nouvelles... C'est ainsi que ne connaissant pas ou peu ses voisins de palier, ceux du dessus ou du dessous, il a fallu inventer la « fête des voisins » afin de les rencontrer et d'échanger avec eux au moins une fois l'an.

Je ne veux pas épiloguer davantage sur ce drame de notre société et chacun comprendra pourquoi. Mais, voilà un premier élément de preuve indiscutable d'une pathologie peu enseignée dans nos facultés de médecine, je veux parler de la pathologie du lien social. Pourtant, et cela pourrait faire l'objet de longs développements, il faut absolument réassocier le sanitaire et le social. Pour des raisons économiques liées au coût de l'hospitalisation, à la technicité croissante des examens complémentaires, à la spécialisation médicale de plus en plus étroite, le sanitaire a, peu à peu, privilégié le geste, le traitement et l'approche organique en délaissant trop souvent le patient dans sa globalité de personne.

## QUELQUES SITUATIONS EXEMPLAIRES

Les situations qui illustrent cette évolution ne sont pas rares. Prenons trois exemples simples.

L'évolution de la psychiatrie a conduit à l'ouverture des services de *psychiatrie* et les malades ont retrouvé la liberté d'aller et de venir. Dans l'idéal, leur suivi est assuré par des consultations ouvertes. Je n'insiste pas, personne ne remet en cause cette orientation. Pourtant, j'ai découvert effaré avec la Croix-Rouge que les malades mentaux sont pour une bonne part en prison et pour une autre part sous les ponts. Les psychiatres ne sont évidemment pas responsables de cette situation invraisemblable, mais c'est un système trop cloisonné où finalement personne n'assure la transition, l'accompagnement, le suivi. Le lien n'est pas assuré avec la vie ordinaire. Une récente expérience marseillaise, soutenue par la Croix-Rouge, Médecins du Monde et quelques autres, montre pourtant qu'on n'en a pas fini avec le malade lorsqu'il quitte l'hôpital. Ces malades mentaux peuvent et doivent être resocialisés, ils peuvent accéder à un logement, certains s'intègrent dans des activités professionnelles et finissent par reprendre une vie normale, mais ils ne peuvent le faire que si un lien demeure au plan social et médical. L'un ne va pas sans l'autre.

Je pourrais encore citer l'exemple du *toxicomane* hospitalisé en urgence pour une overdose. Il est parfaitement pris en charge et soigné. Mais, le plus souvent, le suivi fait défaut à la sortie et il retrouve sa dépendance comme auparavant. Tout simplement parce que les structures relais font défaut, parce que les pétitions circulent dès qu'un établissement accueillant les « drogués » doit s'installer dans un quartier, parce qu'on les assimile à des délinquants, ces pelés, ces galeux d'où vient tout le mal. Alors qu'il faudrait que des mains se tendent, des regards s'arrêtent et qu'une attention se manifeste. Le défaut de lien social est crucial en pareil cas et je peux en attester, tant comme élu municipal en charge pendant des années de la lutte contre la toxicomanie à Marseille, que comme ministre de la santé aussi avec la lutte intestine entre soins et police, et enfin comme Président de la Croix-Rouge. Il faut avoir vécu des expériences extraordinaires de sevrage, de véritable renaissance pour comprendre que la médecine et le social ne peuvent rien l'une sans l'autre. Et que c'est le lien social qui libère véritablement.

Un autre exemple est celui de ce fléau moderne, rançon de la longévité accrue, qu'est la **maladie d'Alzheimer** qui déstructure tout à la fois la personnalité du patient mais aussi la vie familiale toute entière. Trois millions de malades aujourd'hui, demain bien davantage encore.

Et ce sont les aidants familiaux, plus de huit millions, qui souffrent le plus de cette solitude ressentie face au mur de l'impuissance. Car la maladie d'Alzheimer oblige l'entourage, en cas de maintien à domicile, à une mobilisation très lourde. Ils luttent, ces aidants, conjoints et enfants, au prix d'efforts surhumains, oublieux d'eux-mêmes. Ils sont mus par la force de l'amour, la générosité à l'état pur et l'envie de bien faire pour retarder l'échéance. En moyenne 6h30 chaque jour, ils sont admirables dans ces parcours quotidiens semés d'obstacles toujours renouvelés. Il leur arrive parfois de *craquer*, de céder au découragement ou même à la violence comme exutoire du chagrin.

C'est la raison pour laquelle, à côté des unités spécialisées dans les établissements pour personnes âgées, la Croix-Rouge a voulu développer des « Haltes Répit Détente Alzheimer » animées par des bénévoles impliqués et dûment formés. Pour suivre un objectif social et aucunement médical, elles donnent aux malades, deux ou trois fois par semaine, l'occasion de rompre l'isolement domestique en découvrant de nouveaux visages, de nouvelles situations ludiques et récréatives qui savent éveiller et capter des moments d'attention. Elles offrent, surtout, aux aidants familiaux quelques heures de répit pour s'évader l'esprit plus tranquille, pour tenter de penser un peu à soi et garder le contact avec la vie réelle. C'est encore la force du lien social.

Je pourrais continuer d'égrener longtemps encore de tels exemples. L'action caritative conduit, en effet, à entrer dans un monde, fait de précarités, d'exclusions, de ruptures et de grandes solitudes. Il ne s'agit pas de verser dans le misérabilisme en déclinant tous les fléaux d'une société trop souvent déshumanisée, mais de retenir quelques exemples particulièrement significatifs pour notre réflexion d'aujourd'hui qui doit aussi s'évader du seul champ médical. Je veux donc dire quelques mots des détenus et des migrants.

D'abord, la vie des **détenus** dans les lieux de privation de liberté qui illustre le triste paradoxe où la surpopulation et la promiscuité s'accompagnent d'une solitude exacerbée.

Solitude exacerbée par le sentiment de n'avoir personne à qui parler, exacerbée par le sentiment de méfiance, voire de peur, du fait de la perte de ses repères que sont le temps et l'espace. Solitude exacerbée encore par l'inutilité de la vie qui passe et ne permet pas même d'espérer, de reconstruire, de se préparer une nouvelle vie.

C'est pour lutter contre ces solitudes carcérales que la Croix-Rouge s'est engagée auprès des détenus.

D'abord pour leur rendre l'estime de soi en les formant aux gestes qui sauvent. L'idée même de pouvoir sauver la vie de quelqu'un d'autre les ouvre à la dimension

de l'altruisme et change le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Il en va de même des soins d'esthétique et de coiffure offerts aux femmes qui les conduisent à se considérer différemment.

Ensuite pour préserver les liens familiaux et sociaux qui doivent être entretenus sauf à doubler la solitude par l'isolement. Ainsi sont créés des lieux d'accueil pour les familles en attente de parler afin qu'elles n'attendent pas l'heure de la visite devant la porte, sur le trottoir, par tous les temps, exposés au regard des autres. Rendre plus faciles les visites aux détenus nous paraît essentiel. De même, un réseau téléphonique, « Croix-Rouge écoute les détenus », pour entendre, conseiller, briser le silence oppressant. Le succès de cette initiative n'en finit pas de souligner le besoin de rompre le silence.

Enfin, pour donner du sens à la détention, il faut ouvrir des brèches dans la solitude qui enferme une deuxième fois. Pour ce faire, proposer des formations, préparer la sortie, échafauder des projets, se donner toutes les chances de repartir pour de bon. Seule la permanence du lien social permet d'éviter la récurrence.

Enfin, je voudrais dire quelques mots à propos des *migrants* car ils traversent, presque toujours, des formes de solitude dont nous avons peu l'idée, sans plus aucune attache. Il n'est pas possible d'être plus seul qu'après avoir tout quitté, son pays, ses racines, sa famille pour tenter de vivre une vie meilleure dans un ailleurs où l'on demande asile ? Et parmi eux, les plus fragiles d'entre les vulnérables, ce sont les « mineurs isolés étrangers », autrement dit, ces enfants qui arrivent sans parents, sans famille, sans aucun référent.

Pour rompre cette solitude qui les condamne à la clandestinité, nous les accompagnons par des administrateurs ad hoc bénévoles qui les représentent devant la justice, puis nous les accueillons dans des lieux d'évaluation et d'orientation, comme le LAO de Taverny afin de tracer avec eux ce que pourrait être leur parcours personnalisé. Avant d'être des étrangers, ce sont bien des enfants et leur solitude immense à des couleurs d'abandon.

## **L'INDISPENSABLE LIEN SOCIAL**

La question du lien social revient donc comme un leitmotiv au cœur de l'équilibre de notre société. Tout le démontre [2].

D'abord, la question de l'altérité s'inscrit dans la tension apparue entre la situation d'une personne et la représentation que les autres ont de cette personne. Par exemple, la dépersonnalisation fréquente au profit du seul substantif décrivant un état persiste trop souvent : une personne en situation de handicap devient « un handicapé », comme si sa personne se réduisait à son seul handicap ; une personne en situation d'exclusion devient « un SDF », ramenant le problème au seul logement ; on pourrait prolonger avec les cancéreux, les diabétiques, les migrants, les détenus... En somme, le regard des autres se porte sur le seul manque ou sur la seule

anomalie, souvent par amalgame. Cette représentation quasi-exclusive au travers d'une situation particulière peut alors engendrer une forme de disqualification identitaire et donc de discrédit de « l'autre ».

C'est l'identité même de la personne qui est remise en question, au point qu'elle se différencie du groupe des personnes humaines et devient un autre qui n'est plus tout à fait un autre moi-même ! S'engage alors le processus d'éloignement de la communauté des personnes jusqu'à la rupture du lien social. Au-delà des situations singulières, ce qui est mis en cause n'est rien moins que la dimension de la communauté humaine. C'est cela qu'il faut prévenir et combattre. La tâche est immense, or c'est un enjeu essentiel qui ne semble pas avoir été mesuré.

En effet, l'évolution des solidarités, notamment familiales, dans une reconfiguration des rapports humains, est préoccupante. Le droit semble évoluer vers la recherche d'une plus grande responsabilité individuelle, ce qui renforce l'individualisme ambiant et contribue au délitement du lien social. Exactement à l'encontre de ce qu'il faudrait. Ce mouvement est accentué par la prééminence actuelle de la valeur « liberté » sur toutes les autres valeurs sociales. La liberté est aujourd'hui érigée en valeur cardinale, au détriment du respect de la dignité de l'homme. Ce sont toujours les plus faibles qui en pâtissent car la liberté des plus forts s'impose à celle des plus faibles alors que la dignité est la même pour chacun. Autrement dit, la liberté sépare quand la dignité rassemble, la liberté menace le lien social quand la dignité le renforce.

C'est le lien social tendu entre les personnes qui fait que nous formons une société humaine et non une foule anonyme composée d'individus tous étrangers et indifférents les uns aux autres. C'est la façon de regarder l'autre qui est l'enjeu de notre avenir commun. Or, on ne modifie pas le regard à force de lois et de décrets, à coups de procédures flanquées de sigles prometteurs. En médecine, ce ne sont pas les lois qui vont imposer la façon de dire bonjour, d'accueillir avec un sourire, de se rendre réellement disponible, d'écouter et d'expliquer. Ce ne sont pas les règlements qui vont donner au patient qui consulte le sentiment qu'il est seul au monde pour le médecin qui est en face de lui. Seul le compagnonnage peut transmettre ce « savoir être », tout aussi important que le « savoir-faire ». Au-delà de la seule médecine, c'est notre vision du monde qu'il faudrait changer.

## **RÔLE DES ASSOCIATIONS ET DES BÉNÉVOLES**

Dans ce contexte, les associations peuvent alors apparaître des opérateurs efficaces pour cette ambition. En alliant expertise et générosité, professionnalisme et réactivité et sous réserve de se voir confier les missions avec les moyens nécessaires, elles sont capables de réaliser des prouesses, adaptées au plus près des besoins des personnes qui viennent les trouver en confiance. Elles savent que chacune de ces personnes a son histoire, ses failles et ses ressources et qu'il leur revient d'aider chacun à trouver sa voie propre. L'État, trop lointain, globalisant et anonyme, peut

aider en fournissant un cadre, mais il n'a pas la capacité à considérer chaque citoyen dans sa singularité. Les personnes, chacune isolément, peuvent rencontrer de la difficulté à s'exprimer, à briser leur carapace pour solliciter, à comprendre la nécessité de se regrouper pour mieux se faire entendre et s'entraider. Ce sont bien les associations qui possèdent le mieux les capacités pour être les avocats de la personne humaine dans un monde sans repères, sans valeurs, et, somme toute, très dépersonnalisant. Elles ont commencé de le montrer voici déjà de nombreuses années à l'hôpital en organisant des bibliothèques permettant à chacun de choisir son livre, en distrayant les enfants dans des moments où chacun choisit son jeu. Aujourd'hui elles s'engagent dans l'accompagnement des mourants, dans la visite à domicile des personnes isolées. Elles incarnent ce lien social dont elles donnent l'exemple et ne fixent aucune limite dans le champ de l'accompagnement de notre humanité.

Le bénévolat représente la force du lien social par excellence. Grâce à lui, nous entrevoyons que nos sociétés ne sont pas seulement livrées aux chaos des passions égoïstes mais que nous avons toujours profondément ancré le besoin de sortir de nous-mêmes, de nous transcender dans l'effort, de faire preuve de courage face à l'adversité, sans chercher à tout prix une rétribution ou une récompense matérielle. Par leur engagement, les bénévoles démentent les propos défaitistes sur une humanité qui serait « condamnée ». Chacun avec ses moyens, à sa place, doit nourrir cette ambition. Nous devons tous devenir des bénévoles du lien social.

## CONCLUSION

Il suffit d'être humaniste pour comprendre que méconnaître l'autre, c'est nier son humanité et donc nier notre propre humanité. C'est bien ce qui relie les hommes, les uns aux autres, qui permet de bâtir une société humaine plus juste, plus solidaire, parce qu'attentive à l'humanité de l'autre. C'est exactement ce qu'expriment les philosophes personnalistes. C'est aussi ce que traduit très bien Emmanuel Levinas lorsqu'il nous parle du visage de l'autre [3]. Le visage de l'autre m'investit de responsabilité par sa vulnérabilité même. Par voie de conséquence, chacun mesure que le lien social, c'est-à-dire le lien qui me relie à l'autre, est humanisant quand l'individualisme déshumanise.

Tout reste conditionné par le retour à un humanisme bien compris. Pour ce faire, il faut croire en cette parcelle d'une même humanité dont chaque personne est dépositaire, croire en notre capacité collective à construire un monde meilleur, croire enfin en l'immense pouvoir de l'humanité que nous portons chacun au plus profond de nous.

C'est ainsi que nous pourrions humaniser la vie.



## BIBLIOGRAPHIE

- [1] MATTEI J.F. — Humaniser la vie — plaidoyer pour le lien social. Éditions Florent Massot, 2009.
- [2] MATTEI J.F. — Nécessité du lien social. In *Santé, égalité, solidarité. Des propositions pour humaniser la santé*. Éd. Springer-Verlag, 2011.
- [3] LEVINAS E. — Éthique et infini. Éd. Le Livre de Poche, 1984.

## DISCUSSION

### M. Pierre GODEAU

*La mode actuelle des réseaux sociaux sur internet n'est-elle pas un leurre qui en définitive accroît la fracture sociale au lieu de la réduire à l'inverse du lien établi par les associations ?*

Nous n'avons pas encore suffisamment d'études pour appréhender les conséquences de l'utilisation des réseaux sociaux. Ils peuvent, certainement, avoir des effets pervers car il est possible d'afficher des centaines d'amis sur Facebook et de n'en avoir, en réalité, aucun dans la vraie vie. En pareils cas, les réseaux sociaux peuvent donc entraîner l'illusion de liens sociaux tout en maintenant dans une solitude bien réelle. En revanche, le recours aux réseaux sociaux peut permettre à des personnes de se retrouver autour de convictions communes et parfois d'aider réellement des personnes en grandes difficultés. Je serai donc tenté de croire que ce ne sont pas les réseaux sociaux en eux-mêmes qui sont dommageables mais bien l'utilisation qu'on en fait et les missions qu'on leur assigne.

